

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [5]

Artikel: International sweethearts of rhythm : [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-278320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'une reconquête géographique et politique pour les femmes. Il a permis de mettre à jour toute une iconographie du corps féminin et de son espace jusque-là inconnue. Les thèmes abordés cette année par les films en compétition sont aussi variés qu'ils sont nombreux. On remarque d'une manière générale, que les Etats-Unis continuent à s'attaquer à des sujets douloureux comme le viol (une femme sur trois subira un viol au cours de sa vie) ou encore le trajet ô combien douloureux de ce jeune homosexuel de 22 ans atteint du Sida. En France, par contre, les courts-métrages laissent parler l'imagination. Deux films d'animation pour la Grande-Bretagne, l'un délirant sur la soupe des sorcières (brrr...) et le problème de la guerre atomique, l'autre produit par l'un des deux ateliers d'animation (LEEDS) constitués par un collectif de femmes : « Des graines et des voleurs » est une démonstration percutante sur notre monde de consommation au détriment du tiers-monde. « Faits d'hiver » est le seul film suisse en compétition à Créteil. Da-

nielle Giuliani et Danielle Buetti ont raconté l'histoire d'un petit garçon qui part avec son père routier. Tout le trajet en camion est vu à travers les yeux de l'enfant. En 20 minutes, l'enfant prononce une seule phrase : « Le puzzle est fini » (On n'est vraiment pas bavards en Suisse !). Ce qui frappe dans toute cette production, c'est que les deux films qui parlent de femmes arabes formulent la même revendication, à savoir de maintenir leur rôle de femme dans la société islamique. La cinéaste tunisienne, Selma Baccar (*De la Toison au fil d'or*) l'exprime clairement : « Nous voulons conserver nos traditions, nous ne voulons pas vous imiter ».

En conclusion, on peut affirmer cependant que, cinéma de reportage, cinéma d'auteur ou cinéma militant, le court-métrage a le désavantage de n'être pratiquement jamais montré dans les salles de cinéma commerciales, ni même à la télévision. Il reste néanmoins un moyen de combat essentiel.

Le cinéma ne nourrit pas encore sa femme

Si l'on regarde l'ensemble de la production des films femmes 1986, on constate que d'une manière générale, elle a été une année faste. Si l'on prend l'exemple de la France, Coline Serreau qui a débuté avec des films féministes engagés comme « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? » (1976) a battu en 1986, tous les records du box office avec « Trois hommes et un couffin ». Agnès Varda, la militante de la première heure, s'est vu attribuer un « Lion d'or » à Venise pour « Sans toit ni loi ». Aux USA, Susan Seidelman a remporté un succès éclatant pour « Recherche Susan désespérément » et Randa Haines est en train de conquérir même la Suisse romande avec « Les enfants du silence ». Le film de l'Allemande Doris Dörrie, « Männer » a déjà totalisé 5 millions d'entrées en Allemagne et fait rire la Suisse romande en ce moment. Si en 1976, on pouvait déplorer le silence des femmes suédoises cinéastes, l'année 1986 par contre, voit une explosion de films de qualité faits par des femmes.

Cet éclatement soudain du film de femme est indubitablement le résultat d'un travail patient fait d'honnêteté et de probité, de recherche féministe sans compromission, sans clin d'œil. Un nouveau regard sur le cinématographe.

Mais il n'y a pas lieu de crier victoire. Dans tous les pays les femmes se heurtent aux mêmes problèmes : financement/distribution, qui sont souvent insurmontables. Aux Etats-Unis, la plupart des femmes travaillent hors des circuits commerciaux traditionnels.

Même en Allemagne, on constate que pour une production de 250 films, seulement 25 ou 30 sont faits par des femmes. L'industrie cinématographique ne fait pas encore confiance aux femmes et rares sont celles qui peuvent vivre de leur production. Pire encore, les films de femmes sont rarement distribués hors de leurs propres frontières. Or, combien de chefs-d'œuvre ainsi escamotés et jamais projetés sur les écrans à cause de distributeurs poltrons et incultes qui ont peur de les acheter, parce que souvent « pas assez commercial » !

Michèle Stroun

Ne manquez surtout pas : *Golden Eighties*, de Chantal Ackerman
Amorosa, de Mai Zetterling
Les enfants du silence, de Randa Haines
Männer, de Doris Dörrie



Helen Jones au trombone.

FS : Qui est à l'origine de l'orchestre ?

HJ : Notre directeur d'école. C'est lui qui a eu l'idée de rassembler les filles dans une fanfare. Il nous a procuré des professeurs de musique. Quelques années plus tard, il nous a emmenées à Washington pour donner un concert. C'est lui aussi qui a trouvé le nom de International Sweethearts of Rhythm.

FS : Comment cette formation s'est-elle transformée de fanfare en orchestre de jazz ?

HJ : Deux types nous ont vues. Ils ont compris qu'ils pourraient faire de l'argent

avec nous. Ils nous ont en quelque sorte « rachetées ». Tant que l'école s'occupait de nous, nous étions nourries, logées et vêtues. Après, nous avons vécu sur nos salaires. Misérables. On s'est fait rouler. On était des gamines, 16, 18 ans. On ne savait rien. Il faut dire qu'on a appris notre métier. On a eu des professeurs. On travaillait très dur. Le matin on répétait, le soir on jouait. On a fait des tournées, partout où il y avait des Noirs, surtout dans le Sud. A New York aussi, au Savoie.

FS : Vous aviez acquis une grande réputation. Vous êtes même allées à l'étranger ?

HJ : En 1950, on est parties six mois en Allemagne et en Belgique. On jouait pour les soldats américains noirs stationnés en Europe.

FS : Et après ?

HJ : La formation a été dissoute. Des filles se sont mariées, moi aussi. J'ai eu quatre enfants. J'ai aussi trois petits-enfants. Dix ans après mon mariage, je suis retournée à l'école. J'ai décroché en premier un diplôme d'infirmière, ensuite d'assistance sociale. Je n'ai plus jamais touché au trombone.

FS : Vous avez des bons souvenirs de cette époque ?

HJ : Je crois que je me rappelle de tout.

FS D'accord. Mais des bons souvenirs ?

HJ : C'est une question piège ! Il y avait une telle misère à Mississipi. Il fallait s'en sortir !

Un long métrage va bientôt sortir relatant la vie de ce premier orchestre de femmes.